

Nouvelle inédite : Carmencita del Sol a 75 ans

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **10 (1980)**

Heft 1

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



**Nouvelle
inédite**

Pier Allini

Carmencita del Sol a 75 ans

Félicie releva la tête pour regarder la nouvelle venue qui entrait dans la salle à manger. Elle voyait une grosse femme qui marchait avec peine en traînant la jambe et dont l'allure exprimait encore avec une certaine insolence l'habitude de plaisir. Félicie s'étonnait. Carmencita del Sol, ce n'était pas un nom du pays. Où vivait-elle cette femme, avant de venir se réfugier dans une maison de retraite au bord du Léman? Félicie ne pouvait pas s'expliquer pourquoi, mais il lui semblait la connaître. Le regard impérieux et ironique tout à la fois lui rappelait quelque chose! Or, maintenant, placée à une petite table près de la fenêtre, la grosse femme lui tournait le dos. Elle cessa d'y penser. Cependant Carmencita del Sol ne revint plus à la salle à manger. Elle se faisait servir dans sa chambre. On la disait souffrante. Elle passait ses journées dans un fauteuil près de sa fenêtre. Comme elle s'ennuyait, la directrice de la maison demanda à Félicie si elle n'accepterait point de lui rendre visite de temps à autre. Félicie, la plus

alerte de toutes les vieilles dames, acceptait parfois d'égayer celles qui en avaient besoin. Elle ne refusa pas de se rendre chez la nouvelle venue, car les personnes âgées continuent à s'intéresser à leurs voisins avec d'autant plus d'intensité que leurs loisirs deviennent quasiment illimités. Aussi, à peine ont-elles quelque médisance à se mettre sous la dent qu'elles la savoureront le plus longtemps possible non sans l'assaisonner à leur goût avant d'en faire profiter leurs bonnes amies. Félicie n'échappait pas à ce travers malgré ses indéniables qualités.

Lors de sa première visite à Carmencita, elle renseigna celle-ci sur les avantages et les inconvénients du séjour en maison de retraite sans que cette dernière dise grand chose. Elle semblait plutôt de mauvaise humeur et ne remercia pas de la visite qu'on lui faisait. Félicie ne s'en formalisa point. Carmencita qui portait un col de dentelle sur une somptueuse robe de soie noire et de nombreux bijoux dont plusieurs bagues de prix, la fascinait. Quelques jours plus tard, Carmencita del Sol rugit:

— Mais qu'as-tu à me regarder comme ça? Tu ne me reconnais pas?

Félicie reçut le coup de plein fouet. Mais oui. Elle voyait en face d'elle Julie Bontemps, la belle Julie qui rendait fous tous les garçons et lui avait volé son amoureux. Un regard de ses yeux noirs les faisait tomber à ses genoux au propre comme au figuré. Pauvre Jean! Il ne pouvait pas résister bien longtemps. Il l'avait suivie à la ville pour revenir trois ans plus tard, inconsolable du départ de Julie qui l'avait planté là pour suivre un riche homme d'affaires jusqu'en Argentine. Jean qui était beau garçon mais pas très malin ni tellement travailleur, se mit à boire. Il devint bientôt le clochard du village.

— Eh! tu rêves, Félicie, réveille-toi.

— Si, si, je te reconnais bien, Julie.

— Mais ne t'avise pas de dire à personne que je m'appelais Julie

Bontemps. Julie Bontemps n'existe plus, tu entends?

Félicie se mit à rire. Aucun secret, ici, ne résisterait à la curiosité des pensionnaires. Même les rares messieurs de la maison s'en donnaient à cœur joie de raconter les moindres potins, ce qui prouvait bien leurs profondes attaches avec la vie et les maintenait en bonne santé.

— Je ne dirai rien, mais quelqu'un devinera. Cela n'a pas d'importance. Julie ne répondit pas. Elle pensait à ses premières leçons de danse. Elle avait entraîné Jean surtout pour ne pas arriver en ville sans protection. Hélas, cet imbécile n'avait rien su faire d'autre que de travailler dans une fabrique pour un maigre salaire. Il aurait dû se débrouiller, devenir au moins garçon de café, empocher des pourboires. Il n'osait pas. Tandis qu'elle apprenait à danser. Oh! pas pour devenir danseuse étoile comme ces petites sottises qui transpiraient avec enthousiasme dans leur collant de laine, mais pour apprendre à marcher avec grâce afin de séduire un homme riche. S'il possédait un solide compte en banque, elle ne devrait plus se fatiguer à danser sur les pointes de ses chaussons roses. Elle leur dirait adieu sans regret.

— Félicie, as-tu vécu au moins? Qui as-tu épousé?

— Un garçon du village voisin. Nous avons été heureux ensemble avec nos trois enfants. Maintenant je suis cinq fois grand-mère.

— Oui, oui, je vois. Un petit bonheur, dans un petit village, avec un petit mari bien gentil...

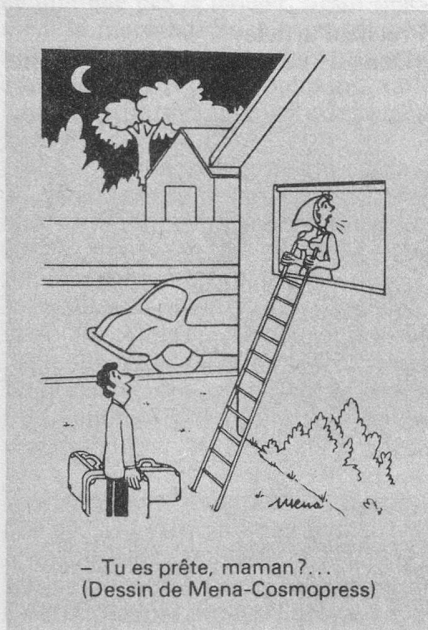
Félicie ne savait pas si Julie Bontemps se moquait d'elle ou si, peut-être, elle ne l'enviait pas. Elle ne savait pas pourquoi Carmencita del Sol était revenue au pays, pourquoi elle ne recevait jamais de visites et si peu de courrier.

Carmencita del Sol se fâchait, elle grondait Félicie.

— Remonte mes coussins. Donne-moi mes gouttes. Quelle empotée tu fais.

Félicie restait calme. Elle gardait sur Carmencita del Sol un solide avantage: celui de rester ingambe, de se promener chaque jour au soleil, d'aller et venir sans s'essouffler, ce qui la rendait conciliante. Pauvre Carmencita. Elle marchait difficilement, elle souffrait du cœur, elle piquait des colères. Félicie lui faisait la lecture, lui racontait les dernières nouvelles et Carmencita la rudoyait à sa manière brusque, et parfois s'attendrissait en lui racontant ses souvenirs.

— Félicie, as-tu jamais dansé des nuits entières dans les bras d'un amant?



— Tu es prête, maman?...
(Dessin de Mena-Cosmopress)

As-tu jamais été convoitée par tous les mâles présents, qu'ils fussent jeunes ou vieux, célibataires, fiancés ou mariés? As-tu jamais senti sur ta peau le poids de leurs regards et dans ton dos la jalousie des autres femmes? Leur as-tu jamais fait dépenser une fortune sans leur accorder rien d'autre qu'un sourire? Félicie, les hommes sont si bêtes, le savais-tu?

Félicie à son tour souriait. Elle n'éprouvait aucune jalousie. Bien sûr, au départ de Jean elle avait pleuré, mais pas longtemps. A la première floraison des lilas, au printemps suivant, elle épousait un autre garçon pour une vie riche d'amour. Ses plus belles nuits, elles les avait passées au chevet de ses enfants quand, pris de fièvre, ils l'appelaient pour qu'elle les délivrât. Elle les veillait jusqu'aux premières lueurs de l'aube quand la fièvre tombait enfin. C'était cela, vivre. Elle n'enviait pas les folles nuits de Carmencita qui ressemblaient à des feux d'artifice perdus dans l'immensité du ciel nocturne. Elle préférait garder les pieds sur terre, solidement ancrée dans sa vie chaleureuse. Carmencita continuait à se raconter par bribes, sautant d'une chose à l'autre en ne disant jamais l'essentiel.

— A Mexico, je vivais avec un industriel célèbre dans toute la région. Il ne pouvait pas m'épouser, le pauvre, il était déjà marié. Mais il se montrait partout avec moi. Les paysans, les ouvriers, tous nous saluaient bien bas quand nous passions dans les rues de la ville. Je ne l'oublierai jamais. Seulement, il se faisait vieux. Un beau jour je suis partie avec un jeune cow-boy qui croyait que je l'épouserai. Ah! mais non, je ne voulais pas passer ma vie dans un ranch perdu loin de toute civilisation. Qu'allait-il imaginer, cet imbécile.

— Tu ne l'aimais pas?

— Aimer, aimer, tu n'as que ce mot à la bouche. Je n'ai jamais aimé, Félicie. Je voulais m'amuser, dépenser, vivre, mais pas aimer. Pour devenir stupide comme vous toutes à brâmer devant un homme? Non, jamais... Pourtant...

— Pourtant?

Mais Carmencita, refermée comme une huître, pendant longtemps ne parla plus de sa vie passée, ni de ses amants, ni de ses voyages. Elle écoutait à peine Félicie. Elle semblait lutter contre un souvenir. Un jour Félicie demanda:

— Tu n'as jamais eu d'enfant?

Carmencita hurla:

— Comment oses-tu me questionner? Qui te le permet? Va-t-en, mais va-t-en donc.

Félicie s'en alla. On chuchotait dans la maison qu'elle ne vivait plus que pour cette orgueilleuse Carmencita del Sol qui ne venait même pas manger à table comme tout le monde alors qu'elle pouvait fort bien marcher quand elle le voulait. On la voyait quand elle descendait dans le parc; elle pouvait donc venir à table, non? Et cette Félicie qui se frottait à elle sans jamais rien raconter. Que faisait-elle ici cette bonne femme?

Félicie n'écoutait que d'une oreille. Elle préférait Carmencita. Il lui semblait que toute sa vie prendrait un sens plus profond confrontée avec celle de son ancienne rivale. Elle devinait derrière la fierté de la vieille femme un drame caché. En patientant longtemps elle saurait tout. Elle devrait tout savoir pour que sa revanche d'avoir simplement été une femme honnête fût complète. Carmencita del Sol avait vécu tout ce que Félicie n'avait même jamais osé rêver. De l'apprendre ainsi, bribe par bribe, le lui faisait vivre en quelque sorte par procuration. Elle retournait donc voir Carmencita.

— Alors, Félicie, tu ne peux plus te passer de moi, Avoue-le donc!

— Toi non plus, Julie, tu ne peux plus te passer de moi. Tu crèves d'envie de me raconter ce que tu as vécu et qui sans cela tomberait en poussière dans l'oubli. Quand tu me racontes, au contraire, les choses reprennent vie.

— Eh! bien, oui. J'aime te raconter et tu ne sais pas tout...

— Alors, comment s'appelait-il? Je suis sûre que tu en as aimé un. Carmencita resta sans voix, les yeux fermés. Puis:

— J'ai rencontré Don Juan del Sol à Paris en revenant d'Amérique. Il était grand, beau, sévère. Il riait peu. Il m'aimait, j'en suis sûre. Il m'offrait des bijoux, des voitures, mais je lui résistais. Je voulais qu'il m'épouse. J'avais 35 ans. Il fallait que je rentre dans le rang. Don Juan m'éblouissait par son éducation, sa culture, sa fortune. J'ai gagné, Félicie, je suis devenue Carmencita del Sol. Mais il restait dur. Il consentit à m'épouser, mais n'avoua jamais qu'il m'aimait. Moi non plus, je ne parlais pas d'amour. Je recommençai à flirter avec d'autres. Nous luttions à mort. Parfois pendant des semaines nous échangeions à peine quelques politesses. Je voulais le voir plier comme les autres. Je jouais l'indifférence, je faisais semblant de trouver les autres hommes attirants. Ah! quel jeu passionnant avec un tel partenaire! Qui restait froid en apparence et qui me prenait en râlant de plaisir et de douleur tout ensemble. Comme je le détestait de m'obliger à l'aimer! Mais

un soir j'entrai dans une église, près de chez nous. Je le vis, les épaules secouées de sanglots, prier devant une statue de la Vierge. Je me suis cachée pour qu'il ne me voie pas. Félicie, je suis sûre qu'il pleurerait à cause de moi. Sinon pourquoi? Il m'aimait, Félicie, il ne me l'a jamais avoué sauf par ses larmes cette nuit-là, parce que j'avais été plus méchante que d'habitude. Tu entends, il pleurerait à cause de moi! C'est cette nuit-là que fut conçue ma petite Dolorès. Si tu l'avais vue, ma petite fille, mon ange, ma beauté, si douce, si fragile. Mon mari en était fou, et moi, je tremblais de la perdre. Elle ne pouvait pas vivre sur cette terre, elle ne pouvait pas...

— Alors?

— Elle n'est plus, mon enfant. Son père en est mort de chagrin et moi j'en crève; tu ne vois pas que j'en crève? Mais tu t'en fous toi, avec tes moutards solides et bien sages. Je les déteste à l'avance. Ne me les amène jamais. Carmencita se tut. L'essentiel était dit. Qu'importait la suite, les amants qui se succédaient comme des ombres sans lui apporter rien d'important, les errances d'une ville à l'autre à la recherche d'une paix impossible, et le retour à son pays d'enfance comme unique refuge. Et comme seule confidente, cette empotée de Félicie qui lui disait:

— Tu sauras très bien faire la conquête de mes petits-enfants. Tu verras, il t'apporteront le monde dans lequel ils vivent et par eux tu reprendras goût à la vie.

Depuis cette confession Carmencita et Félicie restent presque toujours ensemble. Leurs deux vies se complètent. Mais Félicie est encore et toujours la plus heureuse.

P. A.



— C'est idiot, je pensais moi aussi que tu étais sortie, et j'ai passé la nuit à attendre dans le vestibule!
(Dessin de Uber-Cosmopress)